

Langues et cité

Le francique (platt lorrain)

Langues et cité

Bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques

Le platt ou francique	p.2
Les mots français issus du francique	p.3
Culture francique et cultures immigrées	p.4
Historique du mouvement francique en France	p.6
<i>Le Platt pour les nuls</i>	p.8
Une enquête en pays francique	p.10
Le platt, <i>la langue du corps</i>	p.12
Un projet transfrontalier	p.13
Parutions	p.15

Du V^e au X^e siècle, entre le Rhin et la Seine, le latin est longtemps resté en contact avec la langue des Francs venus de l'est, et celle-ci aurait bien pu prévaloir. Charlemagne ne maîtrisait pas vraiment ce latin tardif en train de se transformer en français, et des pans entiers de la langue ont été germanisés ; autour de l'an 800, c'est l'ensemble des noms de personne qui bascule : exit Aurelius, exit Felicia ou Galla, place à Frédégonde et à Galeswinthe, à tous ces noms qui deviendront Guillaume, Albert, Robert, Richard, Giraud, Thibaud, Renaud, Berthe ou Ghislaine.

Si le francique a finalement reflué, ce n'est pas sans laisser de profondes traces dans l'autre langue : quelques exemples en sont donnés ci-après, auxquels il faut ajouter le nom même de la France, ou, dans le registre des couleurs, des mots comme bleu, blanc, blond, brun, gris, blême...

D'autre part et surtout, le francique s'est maintenu vivace sur une partie du territoire national, ce pays des trois frontières dont les pages qui suivent nous montrent à quel point sa personnalité est liée à la langue qu'on y parle. On ne peut comprendre la réalité des échanges transfrontaliers entre la France, la Belgique, le Luxembourg et l'Allemagne, la notion même de frontière (politique et autre), maints aspects de la vie économique et sociale, la créativité culturelle en Moselle, si on ne considère pas la dimension linguistique qui les régit.

La situation du francique ou platt en France, en Europe, permet en outre d'éclairer *in vivo* les questions qui nourrissent en permanence le débat linguistique, comme l'extension et la dénomination des langues, leur statut, la relation langue-dialecte, langue-nation, l'alternance de codes, l'intercompréhension.

C'est pour *Langues et Cité* l'occasion d'éprouver la validité d'une ligne qui consiste à toujours tirer de réalités concrètes des éléments de savoir généralisables.

Le francique, une langue sans frontières

MARIELLE RISPAIL

ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE EN SOCIOLINGUISTIQUE ET DIDACTIQUE DES LANGUES ET DES CULTURES,
UNIVERSITÉ JEAN MONNET DE ST ETIENNE

Qui parle francique ? et où parle-t-on francique ? En France, on estime entre 200 000 et 500 000 personnes (la fourchette est large) le nombre de locuteurs du francique. Même indécision pour la Belgique et l'Allemagne, d'autant plus qu'on sait la difficulté à décider si quelqu'un « parle », « comprend », « maîtrise » une langue. Pour le Luxembourg, ses quelques centaines de milliers de natifs sont tous locuteurs du luxembourgeois. On appelle donc cette langue, arrivée sur l'actuel territoire français avec les invasions franques du Ve siècle, « francique », « platt », « luxembourgeois » – quand ce n'est pas « dialecte » ou « patois ». Qu'est-ce à dire ?

Une situation complexe

Il existe, au bout du bout de la France, une zone dite « des trois frontières », expression qu'à Metz ou Thionville, Sierck, Koenigsmacker ou Metzervisse, tout le monde emploie et comprend. On dit aussi le Hecke Péi (le « pays des haies » en platt) ou « aire francique ». Étendue sur quatre pays (Allemagne, Belgique, France, Luxembourg), elle ne touche que de façon partielle les trois premiers et englobe la totalité du dernier. Les quatre variantes du francique qui y sont parlées constituent pour les linguistes une première série de frontières et forment un dégradé étalé en quatre couches sud-ouest / nord-est : franciques ripuaire, luxembourgeois, mosellan, rhénan. Les trois dernières variantes sont parlées en territoire français, soit le luxembourgeois autour de Thionville, le mosellan du côté de Boulay, et le rhénan vers Sarreguemines. Côté français, nous sommes donc en Lorraine, dans le département de la Moselle, qui n'est pas entièrement couvert par cette langue germanique¹. Sa situation frontalière fait de cette zone un lieu de contacts des langues et d'usages langagiers complexes. En effet, les langues de l'immigration et leur rencontre avec les langues locales font de ses habitants des locuteurs naturellement plurilingues. Pendant longtemps et suivant les aléas de l'histoire, les Lorrains franciques, autrement dit les Lorrains germaniques, ont parlé francique/ allemand ou francique/français/allemand et beaucoup sont encore trilingues. De plus, les statuts des différentes langues dans chaque pays en modifient l'usage et la conscience qu'en ont les locuteurs. Ils ont une conséquence directe sur les appellations utilisées. Les Luxembourgeois parlent du « luxembourgeois » et ignorent pour la plupart le nom scientifique, « francique », de leur langue ; les Lorrains parlent de « platt » couramment, ou encore de « platt deutsch » : le mot « francique » est plutôt celui des militants, des enseignants, des « lettrés » ; en Belgique, ces diverses appellations sont employées aux côtés de « dialecte » ou « dialekt », suivant que la langue est désignée en français ou en platt.

Des usages langagiers inscrits dans la variation

Le Luxembourg, on l'a dit, est officiellement trilingue ; le luxembourgeois est la langue maternelle de tous les enfants de souche luxembourgeoise, c'est la langue d'accueil de tous à l'école maternelle, immigrés compris, et elle est enseignée aux adultes étrangers qui viennent travailler dans le pays. En France, les personnes qui parlent le « platt » ont souvent appris l'allemand en classe par facilité (toutes deux sont des langues germaniques et on passe donc facilement de l'une à l'autre) ou par fréquentation des frontaliers voisins. Le français est par ailleurs la langue officielle et d'enseignement unique. Le francique est enseigné comme langue régionale dans certaines agglomérations et on peut le présenter au baccalauréat dans l'option « Langues et cultures régionales ». En Belgique, pays rompu aux contacts des langues et aux tensions linguistiques, les « francicophones » travaillent souvent au Luxembourg où ils peuvent utiliser le luxembourgeois comme langue de travail et de communication. Dans la Sarre allemande, le francique est utilisé couramment, c'est une langue véritablement transfrontalière avec la région française de Sarreguemines.

Ces situations linguistiques et sociolinguistiques, similaires sans être semblables, ont favorisé les variantes locales d'une langue longtemps exclusivement orale. De plus, les découpages historiques n'ont pas toujours été ce qu'ils sont. L'actuel Luxembourg a par exemple fait partie du Département des Forêts au temps de Louis XIV. Pour compléter le tableau, on dira que le francique s'est exporté à l'est de l'Europe (région du Banat, par exemple) ou en Amérique, où on trouve plusieurs colonies d'ex-Lorrains qui ont conservé langues et coutumes d'origine.

Enfin, les ressources et l'activité économiques de cette partie de l'Europe (mines de charbon, de fer et sidérurgie lourde qui en découle, en-deçà et en-delà des frontières) y ont fait se rencontrer depuis des décennies des populations immigrées venues des pays de la Méditerranée (Italie, Espagne, Turquie, Algérie, Maroc), des pays dits de l'Est (Pologne, Roumanie, etc.), d'Afrique ou de l'Océan Indien, etc. Chacune est venue avec sa ou ses langues, qui se sont rencontrées et parfois mêlées dans les mines et les usines, dans les jardinets qu'on cultivait le dimanche. Un contact des cultures s'en est suivi, ainsi que des métissages personnels dont témoignent les noms de famille qu'on parcourt sur un annuaire local.

On retiendra de ce qui précède l'extrême richesse de cette mosaïque linguistique et culturelle, la complexité des usages individuels et journaliers que les habitants de cette aire font des langues qu'ils côtoient et possèdent, les variations, personnelles ou collectives qu'on devine dans ce cadre, les enjeux forts, identitaires et politiques, liés à la dénomination de ces langues, à leurs représentations et à leurs pratiques. La zone francique pourrait apparaître à juste titre comme une utopie européenne, si on voulait l'examiner avec attention ●

¹ On y trouve en effet une très large zone uniquement francophone, couvrant en particulier les grandes agglomérations de Metz et Nancy, ainsi que des zones de langues régionales d'origine romane, surtout dans les parties rurales du département qui jouxtent la partie francophone des Vosges et de la Meuse.

Les mots français issus du francique

MARIANNE HAAS

ENSEIGNANTE À LA RETRAITE, AUTEUR, ANIMATRICE DE LA « SCHRIEBSCHDUBB », ATELIER D'ÉCRITURE EN FRANCIQUE DE LA MÉDIATHÈQUE INTERCOMMUNALE DE SARREGUEMINES

Nous autres, gens de Moselle, avons le privilège d'avoir nos racines en ces « marches de l'est » où se rencontrent des cultures qui semblent à première vue opposées sinon incompatibles. Ici se côtoient des peuples et des langues séparés par la ligne artificielle des frontières nationales, peuples et langues que relie pourtant l'Histoire et le destin des mondes germanique et romain. C'est ainsi que nous avons deux langues maternelles : le francique (ou platt lorrain), appris sur les genoux de nos mères et grands-mères, et le français, langue nationale apprise dès l'entrée à l'école de la République.

Il est cependant un lien que trop de gens ignorent : ce lien étroit entre l'ancien francique et la langue française. Étant entendu que le latin et le grec constituent le socle de l'héritage lexical du français, il est d'autres apports bien loin d'être négligeables, et l'héritage des langues germaniques anciennes et du francique, en particulier, mérite d'être souligné. Voici des illustrations particulièrement significatives de ce vieux fonds francique toujours vivant dans la langue parlée d'aujourd'hui : ces exemples sont extraits d'un recensement étymologique des mots français issus du francique réalisé en 2007. On y mentionne d'abord le mot **français** avec sa définition, suivi éventuellement du mot correspondant en **ancien français**, le ou les mots français **dérivés**, puis l'équivalent en **ancien francique** et en **moyen haut allemand**, et enfin les formes contemporaines dans les dialectes **franciques rhénans** et **franciques mosellans** en usage à Sarreguemines, Saint-Avold et Boulay, ainsi que des références à l'allemand standard et à l'anglais.

aune, nom. féminin ; ancienne mesure de longueur ; *alne* (anc. frç.) ; *auener* (dér.) ; *alina*, avant-bras (anc. fr.) ; *elline*, *ellen* (m. h. a.), longueur de l'avant-bras ; *Éhl*, *Éll*, longueur de l'avant-bras (fr. rh. Sgms/fr. mos. St-A.). *Ellbogen*, coude (alld.) ; *ell* (angl.). De même qu'une longueur peut se mesurer en pas, elle peut aussi se mesurer en avant-bras.

Ces unités de mesure empiriques restent en vigueur dans certains cas.

bacon, n. m. ; lard fumé, filet de porc fumé ; *bacun* (anc. frç.). Mot emprunté par l'anglais à l'anc. frç. ; *bakko*, jambon (anc. fr.) *batche*, jambon (m. h. a.) ; *Backe*, *Gesäbhälft*, *Schinken* (alld.) = fesse ; *Hinnerbagge*, *Ärschbagge* (fr. rh. Sgms) *bacon* (angl.). Ce mot aura fait un aller-retour entre le français et l'anglais, alors que c'est l'inverse qui semblait généralement admis.

besogne, n. f. ; forme fém. de besoin (exigence née de la nature ou de la vie sociale) ; *bosoigne* (anc. frç.), 1. besoin, ce qui est nécessaire ; *besogneux* (dér.), qui est dans le besoin. 2. ouvrage effectué ou à faire ; *besogner* (dér.) ; *bissunia*, soin, souci (anc. fr. radical *sunjôn*, s'occuper de, et préfixe *bi-*, alld *bei*).

bière, n. f. ; caisse oblongue où l'on enferme un mort (mise en bière) ; *bera*, civière ; *beran*, porter (anc. fr.) ; *bare*, civière (m. h. a.) ; *Bahr* (fr. rh. Sgms), bière ; *Bahre* (alld.), civière, bière. Pour le transport d'un blessé ou d'un mort, civière et bière nous viennent d'une même origine.

brandon, n. m. ; 1. torche de paille servant à mettre le feu. 2. débris enflammé ; *brant*, (anc. frç.) ; *brandevin* (dér.) ; *brant*, *tison* (anc. fr.) ; *brant*, *brennendes Holzscheid*, (m. h. a.) bûche enflammée ; *Brönd* (fr. rh. Sgms), *Brönd* (fr. mos. St-A.), feu, embrasement, terme de distillation ; *Brand* (alld.), incendie, feu ; *brandy*, *to brand* (angl.), spiritueux, distiller. Le feu et son utilisation dans le processus de distillation semblent avoir traversé les siècles.

brique, n. f., pierre artificielle fabriquée avec de la terre argileuse ; sens de morceau, miette, jusqu'au XVI^e siècle. Expression « manger des briques » (manger des miettes) = n'avoir rien à manger. Le briquet (dér.), dénomination du casse-croûte du mineur : morceau de pain. Brike, briche (anc. frç.) ; *brèche* (anc. fr.), casser (d'où le sens de morceau) ; *brëchen* (m. h. a.), *brechen*,

zerbrechen (alld.), casser en morceaux ; *to break* (angl.), briser. L'origine de ce fameux briquet du mineur, traditionnel en Lorraine comme dans d'autres régions minières, nous est longtemps restée obscure.

buée, n. f., 1. part. passé substantivé de buer, faire la lessive. 2. vapeur qui se dépose en fines gouttelettes ; buanderie, buandière, embuer, désembuer (dér.) ; *bukôn*, faire la lessive (du nom germanique du hêtre *bokon*, la lessive se faisait originellement avec de la cendre de hêtre) ; *buche*, *buchen* (m. h. a.) *Lauge*, *Laugebad*, *mit Lauge waschen*, eau de lessive, faire la lessive ; *Buchwësch* (fr. rh. Sgms), *Buchwesch* (fr. mos. St-A.), grande lessive, « couler » la lessive ; *bauchen* (alld.), « couler » la lessive, faire la lessive.

faldistoire, n. m., siège liturgique des évêques (voir ci-dessous fauteuil).

fauteuil n. m. siège à dossier et à bras pour une personne ; faudesteuil, fauldetueil, faldestoel (anc. frç.) ; *faldistôl* (anc. fr.), siège pliant pour les grands personnages, de *faldan*, plier et *stôl*, siège ; *valtstuol* (m. h. a.), siège pliant ; *Faltstuhl*, *Klappstuhl* (alld.), siège pliant ; *to fold* (angl.), plier ; *Foodèll* (fr. rh. Sgms), fauteuil, *Fotöij* (fr. mos. Boul.), fauteuil •

Abréviations

- (anc. frç.) = ancien français
- (dér.) = mots français dérivés
- (anc. fr.) = ancien francique
- (m. h. a.) = moyen haut allemand
- (fr. rh.) = francique rhénan
- (fr. mos. Boul.) = francique mosellan Boulay
- (Sgms/St-A./Boul.) = Sarreguemines, Saint-Avold et Boulay
- (alld.) = allemand
- (angl.) = anglais

Une culture ouvrière : rencontres entre cultures franciques et cultures immigrées

EXTRAITS DES *PASSAGERS DU SOLSTICE – MÉMOIRES ET ITINÉRAIRES EN LORRAINE DU FER*, ED. SERPENOISE, VILLE DE THIONVILLE, 1987

Nous ne pouvions pas parler du platt et des habitudes de vie qui l'accompagnent sans évoquer les rencontres provoquées par les migrations économiques vécues au XX^e siècle par la Lorraine. Le développement de la sidérurgie, adossé à celui des mines et prolongé par l'économie de toute une région, a fait se rencontrer les populations locales (« plattophones » ou pas) et étrangères ou de passage, dans les cités minières ou ouvrières, sous le signe de la chaleur et de la solidarité. Nous avons décidé, pour évoquer cette dimension fondamentale du contexte francique, de nous appuyer sur un merveilleux livre, publié en 1987 mais pas démodé. Il rend compte d'une enquête réalisée par quatre jeunes gens réunis à Thionville autour d'un photographe entre 1985 et 1987, pour former le groupe « Ensemble et Autrement ». Ils ont interrogé 26 habitants et habitantes de la Lorraine ouvrière et paysanne. Ecoutez leur parole ; elle a presque 30 ans mais n'a pas pris une ride. Nous la restituons telle quelle.

La ronde des langues, autour du platt

Marie M. : « Puis la caserne s'est construite (...). Tous les chefs ne parlaient que le français. Ainsi j'étais habituée autant au français qu'à l'allemand, sans parler du platt. » (p. 31)

Julien de Bass-Ham vient du Nord et il épouse une fille de Bass-Ham : « Mon intégration n'a pas posé de problème particulier. Bass-Ham était un milieu paysan qui avait conservé toutes les anciennes traditions. J'avais les miennes qui venaient du Nord et n'étaient pas tout à fait les mêmes. Mais (...) l'entente était plutôt bonne (...) la tolérance réciproque se trouvait assez bien partagée. Je pense également qu'on m'était reconnaissant d'avoir fait l'effort d'apprendre le dialecte. » (p. 161)

Orlando, qui vient de Milan, est boucher à Thionville : « Je parlais très bien l'allemand, je l'avais appris à l'école. Tous les commerçants du pays ne passaient pas sans venir me dire bonjour. Et alors là j'ai appris le geescht de mat¹, le patois d'ici. » (p. 141)

Irma, polonaise, tient une boutique « Sanal » à Nilvange : « J'avais beaucoup de Lorraines comme clientes ; certaines ne parlaient que l'allemand, d'autres parlaient le patois. Ce n'était pas le vrai allemand,

plutôt le platt comme on dit ici. Alors j'ai dû apprendre. Sur le tas. Je me débrouille en espagnol, en polonais, en italien, (...). Quand les gens viennent chez moi, ils se sentent en confiance. Ils savent que je comprends leur langue, que je la parle un peu. » (p. 151)

Lussian, vient du Frioul en Italie : « J'ai dû me débrouiller pour me faire comprendre. Avec les Maghrébins, je me débrouillais... Maintenant, ça ne me revient pas mais des mots comme « planche », « pioche », « pelle » et d'autres choses comme « faire ci », « faire ça » : j'y arrivais. J'avais appris aussi un peu de turc. Quand j'étais en chantier dans le coin de Bitche, on ne parlait que l'allemand, et les vieux parlaient le platt de là-bas. Et bien, il fallait se débrouiller. Alors tu prends ton carnet, ton livre et tu cherches. » (p. 179)

M. W. de Guénange, arrivé de Pologne : « À la maison, parmi nos voisins, il y avait des Alsaciens, des Vosgiens, puis un Polonais ... Il y avait un peu de tout. Au début j'ai été surpris par la langue parlée des gens d'ici. Je me posais des questions. Je venais d'arriver et on me parlait allemand. Pourtant je suis en Moselle, je suis bien en France. » (p. 193)

L'allemand, cette langue voisine

Marie M. vient de Halstroff : « Pendant les 5 années d'occupation, personne n'a fait son service militaire en France. Mon mari, comme il travaillait à l'usine, il avait été appelé et pris de force pour travailler en Allemagne, près de Francfort. Il parlait le platt, comme moi,

mais là-bas, au milieu des Français, il a appris tout de suite à parler le français. Il était de la Sarre où les habitants parlent aussi notre patois, comme ici, mis à part une paire de paroles qui changeaient. » (p. 29)

Jean V., de Baslieux : « Je suis né là-bas en Slovénie. (...) Les Allemands disent Streichhözzer et les Autrichiens disent Zündhözzer, c'est-à-dire le bois à allumer et l'autre, le bois à frotter. Il n'y avait pas de difficulté de langage. (...) Chez nous on parlait slovène, on devait parler le haut-allemand avec les autres : et les gamins parlaient le platt, comme langue secrète. A Bass-Yutz, l'instituteur a voulu savoir quelle langue on parlait et pour moi il a écrit sur son cahier : « parle luxembourgeois ». (...) Moi je parle le platt parce que je ne peux passer à côté d'une langue sans l'apprendre. Je sais parler l'alsacien. Au troisième verre de Gerwurtstraminer, ça va ... Le platt est une langue courante. » (p. 237)

Nos amis les Gitans

Marie M. : « Et puis il y avait des vendeurs de tapis : des Sidi ou des Mouchi-Mouchi, des Gitans. Ils faisaient aussi des paniers pour les vendre. On donnait à manger à leurs enfants, et quand on avait des vêtements qu'on ne mettait pas, on leur donnait. Ils disaient souvent : « Schnitt mir e Stück Speck ! ». Ils parlaient allemand et alsacien, ou en patois. Ils venaient avec leur charrette, un cheval, une belle caravane en bois. » (p. 35)

¹ Mot à mot : « tu viens avec ? » en platt, expression courante qui est une invite. Elle désigne souvent la langue ou ses locuteurs.

Hojok, de Morschbach : « La première fois qu'on est venu ici, à Forbach, on rentrait dans un bistrot : « Est-ce qu'on peut jouer ? », « Oui ! ». Tous les soirs on faisait notre tournée, de café en café . les gens étaient contents d'entendre de la musique. (...) Maintenant les petits continuent à parler le romanès, ça se perd pas. Ils parlent le français, l'allemand, le platt, mais aussi le romanès. » (p. 89)

Dino Z., de Thionville, est italien et musicien : « Il m'est arrivé de faire deux ou trois méchouis avec d'autres Gitans. Ils étaient de passage avec leurs caravanes : « Ce soir on fait une fête à Manom ! Venez manger avec nous ! ». Le soir j'étais un peu en retard car j'avais averti quelques amis qui aiment la musique tzigane, bref j'étais en retard. Eh bien figurez-vous qu'ils nous ont attendus pour commencer à manger ! Ils nous avaient prévu nos places ; Il y avait un énorme feu de bois. On a joué tard dans la nuit. (...) Ils parlaient un peu l'allemand et le français, parfois aussi le platt : le strict nécessaire, ils ne venaient que pour la musique, il fallait bien se débrouiller ! Entre eux ils parlaient leur langage à eux – allez savoir ce que c'est ! » (p. 285).

Mélanges de vies et d'amitiés

Laurence du Cap-Vert travaille à Fameck : « Au port d'Illange, tout le monde avait un petit nom. Le contremaitre m'appelait « Baluba », je ne sais pas pourquoi. Il y avait « Cigogna » parce qu'il venait d'Alsace. Il y en avait un autre, c'était « Pastasciutta », et un autre « La Bête des Vosges » parce qu'il était des Vosges. Je n'ai jamais connu de racisme au travail. » (p. 69)

Jean S., Nilvange : « J'ai toujours bossé à la mine d'Angevillers. (...) Tous les bistrots avaient une salle, de danse ou de réunion. Là ils faisaient le manger : les saucisses banches, les knacks, la choucroute, le lard ... Ce sont les femmes qui s'occupaient du manger, les femmes de mineurs. Elles étaient ensemble : lorraines, polonaises, italiennes ... (...) Quand les mineurs arabes sont arrivés, ne t'en fais pas, tout était réglé ! Tu crois peut-être que, dans les petits patelins, les gens sont fous ? Du moment que les Arabes ne mangeaient pas de cochon, i y avait tout ce que tu veux, sauf du cochon. On faisait à manger pour eux. (...) En ce temps-là, c'était une ambiance comme ça. » (p. 223)

Maria, du Portugal, vit au Konacker : « Le mari de ma sœur la plus âgée, c'est un Lorrain, vraiment un Lorrain, ses parents étaient agriculteurs, de Budange, près de Fameck. Mon autre belle-sœur a un père breton et une mère lorraine. (...) Fernando, mon autre gendre, ses parents son italiens. Nous ne connaissons pas beaucoup de Portugais ; c'est pourquoi mes enfants se sont mariés avec des Italiens, des Français. » (p. 251)

Le goût des langues

Conchita, espagnole de Hayange : « Mme J. elle est d'ici mais elle est italienne, née à Hayange (...). Dans la bonneterie, chaque fois on parle et une dit : « tu me l'écris cette recette ? ». J'ai appris à faire la pizza, le couscous. Une Algérienne elle disait comment elle faisait, et une autre disait : « ah non ! », elle disait qu'elle mettait des morceaux de carottes grands comme ça, une autre des plus petits, ou seulement un bouillon avec des aubergines, des courgettes et des pois chiches. Une faisait la semoule à la main, l'autre à la fourchette. (...) Moi je donnais les recettes : la madeleine, la paella, le cocido. » (p. 49)

Julien : « Lorsque nous allions dans ma famille, dans le Nord, ma femme s'informait de la confection des plats qui lui plaisaient et, réciproquement, ceux du nord qui nous rendaient visite n'oubliaient pas d'en faire autant. Nous ramenions certains ingrédients de nos voyages (...). Ainsi en fut-il de la vergeoise, ce sucre onctueux et blond qui fait des tartes si succulentes qui sont une des spécialités du Nord. (...) Et la présence des Italiens nous a apporté les pâtes et les pizzas, tandis que celle des Arabes nous a donné le couscous. » (p. 161)

Rosetta, de Thionville : « Dans ma belle-famille, ils apprécient le café italien. Ils ont voulu avoir une cafetière italienne, parce que les Lorrains ne boivent pas tellement de bon café ! Eux ils m'ont appris à faire des gâteaux, les tartes. Quand je vais en Italie, je fais aussi des tartes là-bas, avec la rhubarbe. (...) Je ne connaissais pas les tartes aux quetsches, aux cerises, aux mirabelles ... la quiche lorraine ! » (p. 145)

Jean S. : « Nous étions un pays de trois-frontières, on ne faisait pas de la cuisine slave mais de la pollenta, des pâtes et des gnocchis. En même temps, il y avait aussi les Kartoffelschnitzel Knödele, des quenelles

de patate, à l'intérieur on met une quetsche. (...) Il y avait le Keiserschmarn et plein de trucs absolument indescritibles. Faire le pot-au-feu, ça existait pas en Moselle, c'était le Reindfleeschzopp, c'est le potage, un morceau de bœuf, des patates rôties, et ensuite une tarte aux mirabelles. » (p. 223)

Maria, du Konacker (Portugal) : « Le couscous c'est le même problème. Quand on habitait en haut, au Konacker, il y avait une famille algérienne, et une fois j'ai demandé un peu à la fille de m'expliquer comment on fait le couscous ; moi je ne savais pas faire la semoule. Quand je le fais, on me dit que mon couscous est bon ! » (p. 251)

Finissons sur cette remarque de **Jean V., le Slovène :** « *La seule chose qu'il y avait de certain, c'est qu'un cerveau qui ne parle que le français, c'est un petit cerveau. Un cerveau qui parle le platt, l'autrichien, le polonais, le slovène, eh bien ce cerveau il devient un peu plus gros.* » ●

Langue et culture franciques : quelques dates importantes

Ce tableau cache par son format synthétique l'engagement, la créativité (dans les domaines du théâtre dialectal, de la chanson, de la poésie) des artistes, enseignants, militants, locuteurs, contrebandiers linguistiques qui font vivre au quotidien cette langue dont l'usage reste vivace aussi bien en France que dans la région transfrontalière dans laquelle elle est parlée.

1975	<p>10 octobre : réforme du système officiel d'orthographe luxembourgeoise.</p> <p>23 octobre : création de l'association francique « Hemechslan a Sprooch » dans le pays thionvillois.</p>	1980	<p>Création de l'association francique « Bei uns dahem » dans le bassin houiller lorrain.</p> <p>Parution du dictionnaire français-luxembourgeois (Rinnen-Reuland).</p>
1976	<p>Du 29 mars au 3 avril : « Semaine culturelle francique » organisée par « Hemechslan a Sprooch » dans le pays thionvillois.</p> <p>24 octobre : constitution de l'association « Arelerland a Sprooch » dans la région d'Arlon (Belgique).</p>	1981	<p>9 & 10 mai : « Congrès francique » à Vigy (Moselle). Org : « Wéi laang nach ?.. ».</p> <p>Les associations « Bei uns dahem » et « Wéi laang nach ?.. » participent à la rédaction du rapport Giordan (Ministère de la Culture).</p>
1977	<p>Octobre : début du travail sur la « Mémoire collective » menée dans le bassin houiller lorrain par Jean Hurstel et son équipe (Action Culturelle du Bassin Houiller Lorrain (Acblh/ Scène Nationale)). Ce travail donnera lieu à 12 publications et à la création d'un nombre important de spectacles théâtraux et de créations vidéo.</p> <p>19 novembre : première « Fränkéchen Owend », soirée francique animée par le groupe musical « Déi vum Museldall » dans le pays sierckois.</p>	1982	<p>Création du spectacle « Chroniques frontalières/ Grenzgeschichten » par l'équipe de l'Acblh/ Scène Nationale à Petite-Rosselle.</p> <p>Publication du recueil de recettes de cuisine <i>Prutschel Eck</i>, fruit d'un travail d'action culturelle culinaire, basé sur le recueil de la parole et des anecdotes familiales, mené autour des communautés habitant le bassin houiller lorrain.</p> <p>21 juin : parution de la circulaire Savary au Bulletin Officiel de l'Éducation Nationale. Les principaux syndicats enseignants mosellans, le SNI 57/FEN et le SGEN-CFDT Moselle prennent position en faveur du francique à l'école.</p>
1978	<p>Osmose du mouvement francique et d'une partie du mouvement antinucléaire.</p> <p>Luttes contre l'implantation de centrales nucléaires à Cattenom (Moselle) et Remerschen (Luxembourg).</p> <p>Parution du premier volume de « L'Atlas Linguistique de la Lorraine germanophone ».</p>	1982	<p>17 septembre : première rencontre des associations franciques de Moselle en vue de la constitution d'une « Fédération pour le lothringa Platt ».</p>
1979	<p>Janvier : création de l'association francique « Wéi laang nach ?.. » à Hunting (Moselle).</p> <p>Octobre : première « Semaine Internationale Francique Mosellane » dans le pays d'Arlon (Belgique). Org. : « Arelerland a Sprooch ».</p>	1982	<p>Une enquête menée en 1982 par le Syndicat Général de l'Éducation Nationale (SGEN/CFDT) du secteur de Bitche (Moselle) fait apparaître que, sur 2200 élèves du pays de Bitche, 70% sont dialectophones...</p>
			<p>L'enquête réalisée en 1982 par le sociolinguiste Daniel Laumesfeld sur 1084 habitants du pays de Sierck (Moselle) révèle que 48,2% de la population a pour langue maternelle ou langue seconde le francique luxembourgeois, soit près d'une personne sur deux !</p>

1983	<p>Les revendications de l'ensemble du mouvement francique se heurtent au blocage total de l'administration de l'Académie de Nancy-Metz.</p> <p>Du 16 au 18 juin : « Muselfränkéché oni Grenzen », premier festival itinérant transfrontalier regroupant 10 groupes musicaux franciques.</p> <p>1^{er} octobre : adoption de la Charte de la « Fédération pour le lothringa Platt ».</p>	2001	Premier numéro de la revue littéraire trilingue « Paraple » (en 2013, n° 25) publiée par l'association francique « Gau un Griis ».
1984	<p>Publication du premier numéro de la revue « Frontières » (revue de l'Action culturelle du Bassin Houiller Lorrain/Scène Nationale).</p> <p>7 février : création de l'association francique « At Knäzja » en Rhénanie-Palatinat (Allemagne).</p> <p>24 février : le luxembourgeois devient langue nationale au Luxembourg.</p> <p>15 & 16 septembre : Colloque « Comment enseigner le francique ? » à Eblange (Moselle). Org : « Fédération pour le lothringa Platt ».</p> <p>Inauguration du premier panneau toponymique francique à Bouzonville et installation de 20 panneaux en francique dans le secteur de Bouzonville.</p>	2002	<p>Octobre : première édition du « Musek & Greechen » à Sierck-les-Bains.</p> <p>Org : « Association Culturelle du Val Sierckois » (12^e édition en 2013).</p>
1987	<p>Création au centre d'action culturelle de Saint-Avold, de « Schwätze Platt, ... c'est chic ! » (parler platt c'est chic), premier festival interdisciplinaire francique de Lorraine à l'initiative de l'AcbhI/scène nationale.</p> <p>Création de l'émission vidéo « E vierdelstunn im kohlekaschde » (un quart d'heure dans la caisse à charbon), émission réalisée par le pôle vidéo de l'AcbhI/Scène Nationale.</p>	2003	Installation du Conseil académique des langues et cultures régionales.
1991	Décès de Daniel Laumesfeld, sociolinguiste mosellan et inspirateur du mouvement francique, à l'âge de 36 ans.	2004	Publication de <i>La Charte des parlers franciques</i> . Les éditions Assimil publient <i>Le platt lorrain de Poche</i> .
1994	Publication aux Editions Serpenoise du livre de contes en francique <i>De Nittnix un anner Zählcher</i> (premier ouvrage en francique édité par Editions Serpenoise).	2005	Rentrée scolaire: pour la première fois, un fonctionnaire de l'Éducation nationale est affecté à temps complet pour l'enseignement du francique luxembourgeois dans le pays sierckois (Moselle).
1999	<p>Octobre : première du festival « Mir redde Platt » (nous parlons platt) à l'initiative de la Ville de Sarreguemines et avec le soutien du Ministère de la culture, du Conseil régional de Lorraine et du Département de la Moselle.</p> <p>30 juillet : réforme du système d'orthographe de la langue luxembourgeoise.</p>	2008	10 janvier : publication au <i>Journal Officiel</i> d'une parenthèse stipulant que l'allemand n'est pas la forme écrite du francique luxembourgeois.
2000	26 novembre : création en Rhénanie-Palatinat du collectif littéraire francique transfrontalier « Die bosener Gruppe » .	2009	Motion de la FSU Moselle en faveur du francique.
		2010	Du 10 mars au 12 avril : première du festival « Mir schwätze Platt » (nous parlons platt) à l'initiative de la ville de Forbach et avec le soutien de la Région de Lorraine et en coopération avec la ville de Sarreguemines.
		2011	Rentrée scolaire : un poste d'itinérant pour l'enseignement du luxembourgeois-langues et culture régionales est officiellement mis en place, suite à une campagne menée par le SNUipp, principal syndicat enseignant de Moselle.
		2012	Les éditions First publient <i>Le platt Lorrain pour les Nuls</i> de Marielle Rispaill, Marianne Haas-Heckel et Hervé Atamaniuk.
		2013	Février : une motion en faveur des langues régionales et notamment du francique est adoptée à l'unanimité lors du Congrès de la FSU à Poitiers.

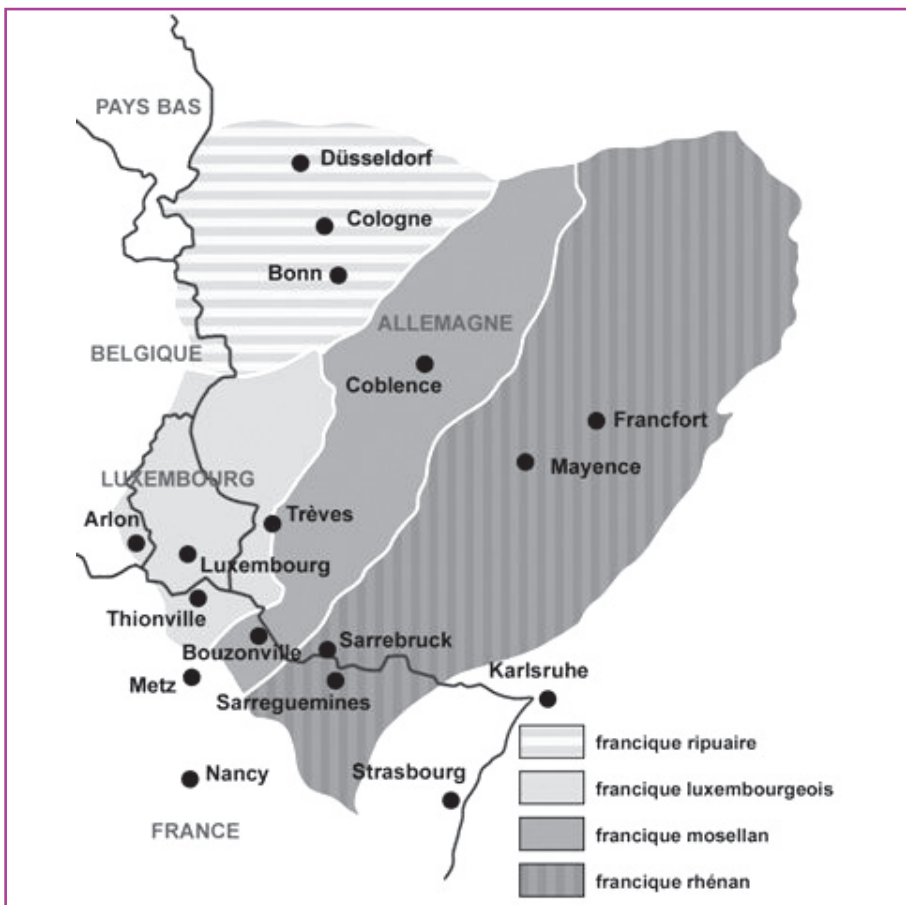
« Le Platt lorrain pour les nuls » :

VINCENT MEYER, PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS – UNIVERSITÉ DE LORRAINE

« Haut hunn ech mir äert "gielt Bichelche" kaaft. Ech hat grad d'Zäit et duerchzebliederer (ech hale mer et fir de Summer, wann dee kënnt...?). Awer ech kann nëmme soen : dräimol Bravo!»¹

« Ravi d'avoir trouvé ce livre. Il est indispensable dans la bibliothèque d'un « saageminer » [Sarregueminois] expatrié dans le Sud-Ouest « der immer noch ger platt redde will sali besame!» [qui aime toujours à parler le platt. Salut à tous!]

¹ Je me suis acheté votre "petit livre jaune" aujourd'hui. J'ai eu juste le temps de le feuilletter, je me le réserve pour l'été, s'il se pointe...? Mais je ne peux que dire : « 3 x bravo! »



Deux messages emblématiques à la réception de ce « petit livre jaune » : et pourtant, on peut se demander qui a encore besoin ou envie d'apprendre ou de parler cette langue et quels pourraient être les équipements de sa transmission (Kieffer, 2006 ; Laumesfeld, 1992 et 1996 ; Rispail, Moreau 2004) : un défi inutile ou une douce folie ? Dans la série « Pour les Nuls », l'initiative d'un ouvrage qui se présente comme « une méthode inédite et complète » interroge, d'autant plus que le succès est au rendez-vous.

Le francique en Europe

(© Deletraz, *Le Platt lorrain pour les Nuls*, Éditions First)

Élément indispensable d'une politique linguistique au niveau régional ou simple manuel d'apprentissage divertissant d'une langue ? S'il peut être perçu par certains comme un ultime baroud d'honneur de quelques nostalgiques, pour les auteurs c'est un équipement aujourd'hui indispensable dans la construction des identités individuelles et collectives dans un espace transfrontalier.

C'est dans un ensemble de tensions politiques et économiques que nous situons le paradoxe du succès d'un manuel en français pour apprendre cette langue fortement territorialisée ; manuel qui paraît paradoxalement à un moment où se confirme en Lorraine le double recul des pratiques de bilinguisme et de l'apprentissage de l'allemand – première langue du voisin – comme langue vivante.

un ouvrage à succès, pourquoi ?

Une langue pour les nuls à 6,95 €

Plusieurs questions se posent : comment s'explique cette large diffusion d'une langue qui n'a pas de drapeau et sert une construction identitaire ? Le choix du titre « le *Platt* lorrain pour les nuls » contribue-t-il *in fine* à affirmer une identité régionale ou transfrontalière ? La diffusion de l'ouvrage couvre-t-elle la démographie/géographie linguistique de la région, comme pourrait le laisser penser une analyse des réactions des lecteurs (nombre d'exemplaires, lieu de vente) et des libraires ?

Le projet d'écriture remonte à juin 2011. Marielle Rispaïl¹ fut contactée par l'éditeur² et tint à s'entourer de deux coauteurs dans leurs spécialités respectives : l'écriture du francique avec Marianne Haas-Heckel ; la culture comprise dans sa dimension transfrontalière et internationale de la langue avec Hervé Atamaniuk. Tous percevaient l'intérêt de publication d'un manuel consacré à une langue et une culture dont la dénomination même – *platt* – était problématique. Fallait-il intégrer ou non le terme de « francique » dans le titre ? « Le francique lorrain pour

les nuls » aurait été certainement un geste militant, un clin d'œil amical au regretté Daniel Laumesfeld, mais sans doute trop « académique » par rapport à la dénomination plus « familière » de *platt*, dont l'avantage était de s'adresser à un public large. Un problème supplémentaire se posait aux auteurs en raison de la variation linguistique évoquée en introduction de ce numéro (voir page 2). Que faire de ses variantes ? Ce manuel, s'adressant à un public non-bilingue a priori, devait aussi faire la part belle à des expressions courantes, transmettre des conseils pratiques pour l'apprentissage de la langue et sa pratique, mais également donner des informations sur la culture et la vie en Lorraine de langue francique, et faire apparaître les rapports entre la langue et la société dans laquelle elle se transmet. **Ce cas francique sert en fait d'exemple pour saisir les enjeux et poser des questions vives sur les modalités de transmission d'une langue minorée.** Le livre a fait l'objet d'une diffusion qui dépasse en ampleur ce qui est généralement réservé à un ouvrage de dimension régionale. L'intérêt du public tient vraisemblablement, d'abord, à cette collection « Pour les Nuls » qui interroge la place du *platt* aujourd'hui, montrant du coup que cette question de construction identitaire n'était pas forcément partagée ou dépassée. Alors que les ouvrages en *platt* ou traitant du *platt* ne traversent jamais la frontière linguistique germano-romane de Lorraine, le livre a trouvé son public, ses libraires, ses défenseurs, en Lorraine romane et ailleurs en France.

Ce succès auprès du public confirme l'enthousiasme local ; il montre que pareil ouvrage peut dépasser la seule question linguistique (ou d'apprentissage d'une langue régionale) et contribuer à une médiation des cultures (Fleury, Walter, 2008). Il vient compléter les tentatives de stabilisation et de sauvegarde de cette langue (Kieffer, 2006). Il vient défaire les représentations parfois condescendantes, voire négatives, associées aux « petites » langues en général. *Le Platt lorrain pour les nuls* assume donc sa fonction de guide de la conversation, en problématisant le contexte linguistique et ses variations, et en donnant une visibilité aux différentes écritures en *platt* à partir de citations et de formules de la vie quotidienne, de chansons et de poèmes. Il témoigne, non sans humour, de la spécificité d'un patrimoine qui allie à la fois ancrage national (le *platt* est la langue régionale de Lorraine et donc une langue de France) et international (le *platt* est la langue commune de l'espace transfrontalier Sarre-Palatinat-Luxembourg) ●

1 Marielle Rispaïl est Professeure des universités en didactique des langues à l'Université Jean Monnet, Saint-Etienne.

2 Les éditions First éditent, depuis 2009, une collection s'intitulant « Guides de conversation » consacrée aux langues régionales ou minoritaires. Dans cette collection, huit autres langues avaient déjà fait l'objet d'une publication : le breton, le basque, le québécois et le ch'ti (en 2009), l'alsacien et le corse (en 2010), le provençal (en 2011), le marseillais et enfin le *platt* lorrain (en 2012 avec 337 pages).

Une enquête en pays

MARIELLE RISPAIL, UJM ET CELEC / CEDICLEC ST ÉTIENNE

ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE EN SOCIOLINGUISTIQUE ET DIDACTIQUE DES LANGUES ET DES CULTURES,
UNIVERSITÉ JEAN MONNET DE ST ETIENNE

Entre 2006 et 2009, une enquête liée au projet de la Maison des Sciences de l'Homme de Lorraine « Frontières et flux transfrontaliers : permanences, mutations, représentations » (2008-2013) s'est déroulée à Sarreguemines et Thionville (désormais Sg et Th). Elle avait pour titre : « Approches régionales et comparées des frontières et des relations transfrontalières ». Ce qui suit est une partie des résultats de cette enquête, réalisée par le groupe « Frontières, langues et territoires ». Ce groupe s'est interrogé sur les relations qui existent entre pouvoir et pratiques linguistiques, frontières et langues, frontières étatiques et frontières vécues, dans et autour de l'aire francique de Lorraine.

Centrés sur les acteurs de l'école (élèves, parents), les résultats qui suivent ont pour but de cerner quelques-uns des paramètres qui déterminent la vitalité du platt en Lorraine francique, et sa relation avec l'école. Des questionnaires écrits¹ ont été distribués à Sarreguemines (francique rhénan) et Thionville (francique luxembourgeois), aux élèves (lycée) et aux parents d'élèves, dans des classes recevant un enseignement du platt. On se demande si la situation géographique, et donc sociolinguistique des deux villes, va se répercuter sur les réponses des enquêté-e-s, et si oui, dans quel sens. Voici quelques extraits significatifs de notre analyse², qui se veut empirique, qualitative et non généralisante.

À Sg, l'ensemble des enquêté-e-s déclarent un plurilinguisme du quotidien, conscient et revendiqué. Ce plurilinguisme se décline dans leur vie entre la famille, les amis, les études, la fréquentation des médias et des commerçants. Il est composé de langues « venues d'ailleurs » : allemand, italien, espagnol, anglais, norvégien, dont la liste n'est sans doute pas exhaustive. Les réponses font aussi état, à côté du français, des langues locales, diversement nommées : « platt, platt allemand, alsacien, dialecte rhénan », dans des combinaisons diverses avec les langues qui précèdent. On note que personne ne

¹ Les questions portaient sur les pratiques linguistiques quotidiennes et les avis sur les langues en présence.

² Nous ne rendons compte ici que d'une partie du corpus : lycéens à Sarreguemines, jeunes (15-20 ans) à côté de Thionville, échantillon composé de façon aléatoire par les enquêteurs. Cela ne permet pas une analyse comparative terme à terme dans le dépouillement mais nous autorise à tenter une différenciation des pratiques et représentations du platt, dans des situations différentes d'un même contexte.

francique

désigne la langue locale par « francique » mais que toutes les réponses la distinguent clairement de l'allemand parlé en Allemagne. Si le platt est identifié explicitement, il n'apparaît toutefois jamais en premier dans les réponses, et pour 12 lycéens sur 20 il est désigné comme « langue maternelle ».

Dans la région de Th aussi, le monolinguisme (1 réponse) est l'exception, mais les plurilinguismes déclarés s'ordonnent souvent autour de l'anglais et ne comprennent pas tous le francique : des réponses comme « français/allemand/luxembourgeois/anglais » témoignent de l'internationalisation de la région et de la proximité d'une capitale européenne, Luxembourg. On trouve aussi : italien, portugais, espagnol, russe, et plusieurs enquêtés bilingues issus de couples mixtes allemand/français. Les langues, dont le francique luxembourgeois, une des langues du pays voisin, semblent « circuler » à travers les populations et les couches sociales : un Belge a appris le luxembourgeois et l'italien pour son travail, un autre déclare des mélanges de langues : « je parle franglais et allglais », un autre ne cite pas le platt dans ses langues « connues » mais dit ensuite le parler au travail et en souhaite l'apprentissage pour ses enfants.

À Th toujours, se confirment les connaissances « méta » des enquêtés, qui distinguent « leur » platt de Thionville de celui d'autres zones lorraines, par exemple : « (notre) patois lorrain est proche du luxembourgeois » et le désignent le plus souvent par « luxembourgeois », sans doute à cause du Luxembourg proche qu'ils fréquentent quotidiennement (achats, sorties, spectacles, etc.). Un enquêté distingue des variations dans sa variété : « je parle le platt chez moi et le luxembourgeois quand je suis en visite au Luxembourg » et un autre : « mon père parle luxembourgeois et platt ». Toutefois la désignation du français comme langue maternelle est plus fréquente qu'à Sg, et on observe une francophonie plus affirmée, dans le sens où on trouve des familles bilingues, où l'un des parents vient d'une autre région, ce qui entraîne des usages différenciés dans la famille : « je ne parle luxembourgeois qu'avec mon père ». Des pratiques sociales bilingues et maîtrisées sont couramment déclarées : « je parle luxembourgeois au Luxembourg », ou bien « je parle luxembourgeois avec ceux qui le parlent, français avec les autres ».

Dans les deux villes, on est frappé par l'affirmation et l'analyse fine plurilingues, ainsi que par la porosité entre espace privé et espace public, que ne mettaient pas en valeur des enquêtes plus anciennes.

Dans les deux villes, les enquêtés sont en général favorables à la circulation du platt hors de la sphère familiale pour des raisons diverses : « parce que c'est mon identité », « il faut faire vivre la langue de nos ancêtres », « pour ne pas exclure les personnes âgées », « je vais écouter du théâtre en luxembourgeois au Luxembourg », « il faut parler luxembourgeois et allemand parce que nous sommes proches des frontières », « je suis pour les panneaux trilingues des villes et villages ». La nécessité du « français d'abord » est toutefois affirmée à Th, au détriment des langues locales, voisines ou régionales, et le plurilinguisme public rarement revendiqué ou imaginé.

Que se passe-t-il enfin autour de l'école ? La plupart des parents des élèves étudiant le francique à l'école sont eux-mêmes « francicophones ». On trouve néanmoins un élève de l'école de Rettel, de famille uniquement francophone (de père français et de mère italienne), inscrit en cours de langue et culture régionales. Ils justifient leur choix par des raisons rencontrées plus haut : « à cause de notre situation géographique » ou « pour une meilleure intégration professionnelle », après avoir décrit un usage appuyé du platt dans les villages frontaliers autour de Sierck et Thionville : on le parle souvent « dans le métier », « dans la famille », « avec les amis », on le rencontre « dans les médias, sur RTL ». Plusieurs manifestent le désir d'une littéracie en francique pour leurs enfants : « je voudrais qu'il sache lire et écrire un texte en luxembourgeois », dépassant ainsi la simple compétence de communication parlée qu'on peut sans doute acquérir hors de l'école. On souligne ainsi l'importance de l'école dans la vie de la langue locale, dont les locuteurs adultes n'ont pas toujours appris à la lire ou à l'écrire. Cet apprentissage forge des représentations positives, lui donne droit de cité dans les discours et la vie publique.

Soulignons pour finir que, lorsqu'elle est explicite, cette vision positive du platt s'accompagne le plus souvent d'une vision plus large concernant l'usage et la circulation des langues dans le monde et dans l'avenir, dont voici trois exemples : « les langues, on doit les apprendre à partir de 5 ans, ou moins si possible », « il faut parler toutes nos langues frontalières », « nous vivons dans un monde cosmopolite », représentant une indéniable ouverture sociolinguistique et faisant émerger une nouvelle vision de la frontière qui, de barrière et fracture, devient passage et fluidité ●

Le platt, la langue du corps

FABIENNE JACOB, ÉCRIVAINNE

Ma langue maternelle, le platt, a été ensevelie sous plusieurs sédiments de français. Honte et transhumance sociale obligent. Mais au fond de moi, elle a toujours continué d'irradier comme un diamant noir. Je la soupçonne même d'être à l'origine de mon écriture. La matrice.

Le français était la belle langue lisse, liquide et élégante que parlaient d'abord les maitresses de l'école de Guessling, mon petit village mosellan non loin du bassin minier de Faulquemont. Puis il devint la langue des filles et fils d'ingénieurs de la mine au lycée, ceux qui avaient l'assurance et la désinvolture des gens bien nés. Ceux qui mangeaient des avocats et des huitres, quand moi-même j'ignorais encore tout du mot et de la chose. Quiconque ne parlait pas cette langue s'exposait à être un « plouc ». Pire, un Schleuh. Du fait de cette stigmatisation, le platt était la langue de l'humiliation et de la honte. Celle qui, par ses sons rudes et gutturaux, vous reléguait *ad vitam aeternam* vers votre fossé de purin atavique, celui qui coulait devant le tas de fumier de votre village-rue avant que la loi les interdise. Bien sûr quand j'étais enfant, cette analyse de la langue comme outil de classe m'échappait, mais des processus inconscients devaient être à l'œuvre car j'ai vite compris ce qu'on essayait de me faire comprendre, que le platt serait un moins et non un plus pour qui voulait grimper dans l'ascenseur social ! Mon application de bonne élève et mon goût pour les mots et les histoires ont fait le reste. Je parle aujourd'hui un français sans faute et sans accent. Mieux, je suis devenue une « professionnelle » puisque je suis devenue écrivain dans cette langue admirée et convoitée. En un mot, la revanche de la fille de ploucs sur les filles d'ingénieur !

Ce statut de transfuge ne va pas sans culpabilité. De la transfuge à la traîtresse il n'y a qu'un pas... Ma trahison est triple. Géographique, (j'habite Paris), sociale, (je vis dans un milieu cultivé) et linguistique (je parle français). Le traître a toujours la double honte, collée aux basques, devant ceux qu'il a trahis, les siens, et ceux pour qui il a trahi. J'ai compris depuis peu que cette triple trahison avait fondé mon écriture.

Après trente ans passés en immersion quasi-totale dans la langue française, je ne sais plus très bien où est ma vérité, dans le platt des profondeurs, une idée romantique, ou dans le français de la surface, une idée pragmatique. Je n'ai jamais renié mes origines, je les ai refoulées. Question de survie à un âge où l'on veut se fondre dans la moyenne, où l'on ne veut rien avoir qui dépasse, ni personnalité, ni langue. Aujourd'hui j'aime et revendique ce qui dépasse ! Mes origines remontent à la surface, les bulles d'un cadavre dont j'aurais voulu me débarrasser. On n'en finit pas avec les morts. D'autant que le mien porte plutôt beau ! Le platt est toujours vivace dans une grande partie de la Moselle. Aussi, quand Jacques Deville¹ et Hervé Atamaniuk² m'ont proposé une résidence d'écriture à Sarreguemines, j'ai tout de

suite accepté. L'occasion unique pour moi de réfléchir à cette langue opaque, enfouie, mais toujours foisonnante et qui fait son chemin à la manière d'une rivière souterraine. Quand elle ressurgit, se produit un phénomène de mémoire involontaire et aussi un séisme affectif. Ainsi, par exemple, Hervé Atamaniuk, dans la conversation en platt, a glissé le mot *Truthòhn* (dindon), que je n'avais plus entendu depuis au moins trente ans. Tout d'un coup, c'est le *Truthòhn* de l'enfance qui a surgi en pensée devant moi, le rouge flamboyant et froissé de sa crête et son panache plein d'auto-satisfaction. Rien à voir avec le falot dindon français, simple frimeur de base de la basse-cour. Quand j'entends et je parle le platt, je reviens toujours dans la cour de ma *Oma* (grand-mère), le *Hòf* (la cour), d'où sont sortis tous mes livres. Ce *Hòf* où je passais mes longues vacances d'été à m'ennuyer ferme avec pour seule compagnie un abreuvoir de métal, sans savoir encore que cet ennui, par son versant métaphysique, m'apporterait le manque donc aussi le désir. Dans le *Hòf*, régnaient la *Hitz*, (chaleur) de l'été continental, qui écrasait la cour, et les moissons et leur odeur de paille et de pain (*Stròh unn Brood*).

Le platt est pour moi la langue du corps. Celle des émotions et des sensations. Avec sa cohorte de mots intraduisibles venus tout droit de l'enfance, ceux qui se gravent durablement dans votre chair. L'adjectif *gruseldich* (horrible) flanquera toujours plus la chair de poule que son équivalent français, d'ailleurs dans ses sons l'on entend déjà la lancinante fraise du dentiste et l'on voit déjà l'ombre du grizzli. De même le mot *Boijs* fait immédiatement surgir à la fenêtre ou au soupirail une ombre troublante et inquiétante, autrement plus que le benêt fantôme français. L'enfance est le terreau des premières fois, premières sensations, premières peurs et premiers émois. La langue qu'on a utilisée pour les dire est constitutive de tout notre être. Le platt est pour moi au sens propre la langue source. Celle à laquelle s'abreuve ma vie intérieure.

Merci à Suzanne Bichler, animatrice du département francique langues et Bertrand Hiegel, responsable de l'espace francique langues à la médiathèque de Sarreguemines, pour leur précieuse correction de la graphie des mots en platt ●

¹ Conseiller Livre et lecture à la Drac Lorraine.

² Directeur des affaires culturelles de Sarreguemines.

Un projet dialectal¹ transfrontalier

GÜNTER SCHOLDT,
DIRECTEUR DES ARCHIVES LITTÉRAIRES SAAR-LORR-LUX-ALSACE
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR HERVÉ ATAMANIUK
DAC DE LA VILLE DE SARREGUEMINES,
DIRECTEUR ARTISTIQUE DU FESTIVAL « MIR REDDE PLATT,
FESTIVAL DE LANGUE FRANCIQUE ET DES LANGUES DE FRANCE »
ET ALPHONSE WALTER,
ENSEIGNANT À LA RETRAITE, AUTEUR, COMÉDIEN,
METTEUR EN SCÈNE DE LA COMPAGNIE DU LOTHRINGER THEATER

¹ Il s'agit du dialecte germanique en usage dans une large frange nord-orientale du département de la Moselle

Voici un projet d'édition original : il s'agit du 13^e volume de la collection « Bücherturm »² éditée en Allemagne. Son titre : « De Bitche à Thionville. Ecriture dialectale contemporaine en Lorraine ». Il est possible qu'en certains endroits, où l'usage des dialectes est général, il y ait des difficultés de compréhension pour les non autochtones. Ici, dans cette région aux trois frontières entre le Luxembourg, l'Allemagne et la France, c'est exactement l'inverse : le dialecte rassemble parce qu'il ne tient pas compte des frontières politiques. Nous pouvons nous réjouir de cette contribution au rapprochement des peuples comme d'une valeur ajoutée culturelle exceptionnelle. L'ouvrage présentera une sélection d'auteurs lorrains écrivant en francique rhénan, luxembourgeois ou mosellan. La collection « Bücherturm » conforte ainsi son rayonnement transfrontalier, initiée par l'association littéraire « Melusine » qui rassemble des membres (écrivains ou lecteurs) en provenance des trois pays. Parmi les 13 livres parus à ce jour, pas moins de six concernent les pays et régions limitrophes du Land de Sarre.

L'ouvrage projeté comportera 5 parties :

- > Alphonse Walter : traduction en dialecte de la pièce de Molière *Le Malade Imaginaire* et libre adaptation d'une pièce allemande *Die Lokalbahn*³ de Ludwig Thoma.
- > Marianne Haas-Heckel : traduction du *Petit Prince* de Saint-Exupéry.
- > Lucien Schmitthäusler : traduction de *La chèvre de Monsieur Seguin* d'Alphonse Daudet, *Le roi des aulnes* de Goethe etc.
- > Jean-Louis Kieffer : vers et prose (par ex : extrait des ouvrages *Wou de de Nitt brellat* ou *Wierter for de Wolken*⁴).
- > Jo Nousse : Textes de chansons de « Plattagonie ».

Ces auteurs ont acquis une notoriété dans notre région au cours des dernières décennies. Par leur engagement et la maîtrise de leur langue, on peut les considérer comme des auteurs représentatifs de la création francique de Lorraine. Pour les amateurs de littérature en Lorraine - où le dialecte germanique a rencontré des freins d'ordre politique -, il existe un motif supplémentaire de s'intéresser à cet ouvrage. Les textes se réfèrent essentiellement à la grande littérature classique française et allemande et peuvent ainsi rencontrer l'étude littéraire (scolaire) en France. Par les possibilités de confrontation avec l'original, ils attestent on ne peut mieux de l'aptitude littéraire du francique.

Ce projet commun est porté par des associations transfrontalières, Melusine et Gau un Griss. La Ville et la médiathèque communautaire de Sarreguemines y prendront part également. Hervé Atamaniuk et Günter Scholdt sont chargés de la publication. Le dialecte et la poésie étant difficiles à séparer de leur forme orale, un CD sera joint au volume avec des extraits caractéristiques.

Un texte tiré du livre est présenté dans les pages suivantes, sous le titre emblématique *D'un côté et de l'autre* par Jean-Louis Kieffer.

² Le nom de la collection (« Une tour de livres ») évoque un empilement de livres.

³ Conflit entre les élus locaux et les autorités centrales autour d'un tracé de voie ferrée qui est devenue une bretelle d'autoroute dans l'adaptation.

⁴ *Où ma rivière pleure* ou *Mots pour les nuages*.

Of déer än un of déer anner Seit

Wenn ma et Geschicht von user Gejend en bessien nooguckt, kann ma merken, datt mir hénner en Grenz hucken déi nie richtig gewoscht hat, wou se genau dahäm és.

Un mir wou lo wahren dicht aan der Grenz hann ach nét richtig gewoscht, wessen manchmol noch émmer nét, wou ma genau dahäm sénn. Saarfranzosen ém Reich, Boches de l'Est én Frankreich. "Ach sie als Saarländer sprechen aber gut deutsch!" Vous êtes lorrains, c'est comme les Alsaciens, vous parlez allemand. Ca se remarque à l'accent". Wat sénn mir? Deischen for déi än, Franzosen for déi annern... sicher! Awwer mir von déer än un von déer anner Seit, spieren doch, datt dat nét genau so és... Mir sénn wat ma sénn awwer et hätt kinnen annessch sénn, mir woren och nét émmer, wat ma haut sénn.

Weil bei us rutschen de Grenzen: kän Fluss, kän Wald, kän grosser Beerch woraan de Grenz sich hätt kinnten feschthaalen. Gar neischt! Wat hott déi Grenz lo bei us ze suchen?

1815 én Wien hann de Politiker of der Landkaart en Stréch gezuu: déi wou lo wahren sénn von muer ab Preisen, un déi of déer anner Seit sénn Franzosen. Käner hat us gefroot, wat mir sénn, se hann nur gesaat: « dat lo müssen der sénn » un domét basta! Un dat és ierscht vor 200 Jahr passiert. Awwer dazwéchend sénn paar Kréijen gemach génn, for gutt ze beweisen, datt de Grenz eppes ze saan hot. Heldendenkmäler mét der

Jeanne d'Arc. Mét em Adler. Der Nationalismus hat us et Lewen versaut. Mei Pappen 1917 gebuer, hat 4 mol sein Nationalität geweeselt... Der alt Schang aus Bouzonville és 1940 zwéchen der Ewakierung én der Vienne gestuerw un sein Cousin der Alwiss aus Rehlingen et selwich Jahr én Thuringen. Eich mänen mir Saarlänner un Lothringer hann eppes én user Geschicht verpasst... wann genau?

Fréjer woren mir Kelten: Trewerer oder Médiomatriker. Wo wor de Grenz? Un dann Gallo-Römer, Franken, Karoliner, Lotharinger. Wo wor de Grenz? Un dann hann se sich verstritt déi lo owen for us ze trennen. Ab 1766, déi wo noch Lothringer woren, sénn dann Franzosen génn (en groussen Däl von Saarlänner och) un déi aanern gleich droff Preisen oder Bayern. Der grouss Karl, der Napoléon, der Wilhelm, der Hitler, de Franzosen, de Deutschen un zwéchen us en Grenz...

Of der Kaart aan der Wand én der Schoul wor déi Grenz Tentenschwarz gezuu. Un mir, déer än so wéi déer anner, hann gutt gesaat kréit, datt mir am Enn von usem Land wahren un gutt ofpassen sollen, wo mir dahäm sénn weil déi of déer anner Seit, dann sénn us Erbfeinden. Mir müssen och gutt us Nationalsprooch lieren, nét déi aaner Sprooch, déi alt fränkisch Sprooch aus uralten Seiten, nee nét déi! Déi nézt neischt, mét déer és neischt los. Nur noch Hochdeutsch un Français. Wo sénn ma dann dahäm!

Dat és weil déi richtig Froh! Wo sénn ma dann dahäm mir Saarlänner un Lothringer? Mir sénn dahäm én user Sprooch. Us platt és us Bindungsprooch. Us Sprooch von dahäm, us Sprooch mét déer mir méttén én Europa léwen un ne meh am Enn von usem Nationalstaat. Déi Sprooch én déer mir lewen, denken, spieren... én déer mir métenänner sénn.

Awwer ofpassen et génn Leit, déi dat nét wéllen hann, weil se besser Franzosen wéllen sénn wéi déi Richttjen oder besser Deutschen wéi déi aus em Reich. Déi hann sicher neischt verstant. Wenn mir us Sprooch ne meh schwätzen, bauen mir for émmer en Grenz do wo nie kän wor un dann müssen mir de Sprooch lieren wo nét us és, oder noch englisch for us ze verstehn: mir sénn dann for émmer getrennt.

Der grouss Karl un der Robert Schuman hann én user Sprooch geléwt un mir sollen us schämen déi ze schwätzen un déi us Kénnern ne meh weider génn?

Haut sénn de Grenzen of, mir sénn ne meh gezwong métenänner ze léwen, wéi et schonn paarmols der Fall wor. Mir sénn léi dahäm bei us. De Grenz? Wat for Grenz?

Jean-Louis Kieffer

D'un côté et de l'autre

Si on observe un peu l'histoire de notre région, on peut remarquer que nous sommes assis derrière une frontière qui n'a jamais su exactement où elle était chez elle. Et nous qui vivons là, accrochés à elle.

Nous n'avons pas su non plus où nous étions à la maison et quelquefois ne le savons toujours pas. Français de Sarre en Allemagne, Boches de l'Est en France. « Ah, vous Sarrois, vous parlez bien allemand! », « Vous êtes lorrains, c'est comme les Alsaciens, vous parlez allemand. Ça se remarque à l'accent ». Qui sommes-nous? Français pour les uns, Allemands pour les autres... c'est sûr! Mais nous, de ce côté-ci comme de l'autre côté sentons que ce n'est pas vraiment ainsi... Nous sommes ce que nous sommes mais ça aurait pu être autrement et nous n'étions pas toujours ce que nous sommes aujourd'hui.

En effet, chez nous les frontières sont mouvantes : pas de fleuve, pas de forêt, pas de grandes montagnes auxquels la frontière aurait pu s'agripper. Rien du tout. Qu'est ce que la frontière avait à faire ici?

En 1815 à Vienne, les politiciens ont tiré un trait sur la carte : ceux qui habitent là seront Prussiens à partir de demain et ceux d'ici seront Français. Personne ne nous a demandé ce que nous sommes, ils nous ont simplement dit : « voilà ce que vous devez être » et basta! Et ça s'est passé il y a seulement 200 ans. Mais entre temps on a fait plusieurs guerres pour bien prouver que les frontières avaient

leur mot à dire. Monument aux morts avec Jeanne d'Arc. Avec l'aigle. Le nationalisme nous a pourri la vie. Mon père né en 1917 a changé quatre fois de nationalité... Le vieux Jean de Bouzonville est mort en 1940 durant l'évacuation dans la Vienne et son cousin Aloys de Rehlingen la même année en Thuringe. Je pense que nous autres Lorrains et Sarrois avons raté quelque chose dans notre histoire... quand exactement?

Autrefois nous étions celtes : Trévirois ou Médiomatiques. Où était la frontière? Gallo-Romains, Francs, Carolingiens, Lotharingiens. Où était la frontière? Et puis ils se sont battus, ceux de « là-haut », pour nous séparer. A partir de 1766, ceux qui étaient encore Lorrains sont devenus Français (une grande partie des Sarrois également) et les autres Prussiens ou Bavares. Charlemagne, Napoléon, Guillaume, Hitler, les Français, les Allemands et entre nous une frontière...

Sur la carte murale à l'école, la frontière était tracée à l'encre noire. Et à nous, à l'un comme à l'autre, il a été clairement dit que nous vivions au bout de notre pays et qu'il fallait bien faire attention où nous étions chez nous parce que celui de l'autre côté était notre ennemi héréditaire. Nous devions également bien apprendre notre langue nationale, pas l'autre langue, la vieille langue francique des temps anciens; non, pas celle-là! Elle ne sert à rien on ne peut rien en faire. Seulement l'allemand et le français. Faudrait savoir où on est à la maison!

Voilà la vraie question! Où sommes-nous à la maison, nous autres Sarrois et Lorrains? Nous sommes à la maison dans notre langue. Notre dialecte est la langue qui nous unit. Notre langue de chez nous avec laquelle nous vivons au milieu de l'Europe et non plus au bout de notre territoire national. La langue dans laquelle, nous vivons, pensons... avec laquelle nous sommes ensemble.

Mais attention, il y a des gens qui refusent cela, parce qu'il veulent être plus Français « que les vrais », meilleurs Allemands que ceux du « Reich ». Ils n'ont certainement rien compris. Si nous ne parlons plus notre langue, nous établirons pour toujours une frontière là où il n'y en a jamais eu et nous devons apprendre la langue qui n'est pas la nôtre pour pouvoir nous comprendre, ou alors l'anglais: nous voilà séparés pour toujours.

Charlemagne et Robert Schuman ont vécu dans notre langue et nous devrions avoir honte de la transmettre à nos enfants?

Aujourd'hui les frontières sont ouvertes, et on ne nous force plus à vivre ensemble comme ç'a été bien souvent le cas. Nous sommes ici chez nous. La frontière! Quelle frontière?

Jean-Louis Kieffer

PARUTIONS

Histoire sociale des langues de France.

Georg KREMNITZ (dir.), avec le concours de Faïch Broudic et du collectif HSLF, Presses universitaires de Rennes, 2013.

La France découvre son plurilinguisme. On parle en effet sur son territoire plusieurs dizaines de langues autres que le français. Une nouvelle perception de cette réalité linguistique émerge aux niveaux politique, administratif et public depuis une quinzaine d'années. La recherche sur les langues

de France et sur les langues en France a simultanément beaucoup progressé. Mais il manquait un état des lieux général et une synthèse. Alors que plusieurs histoires sociales de langues ont été publiées, celle-ci est la première pour l'ensemble des langues parlées dans un pays, la France. Cet ouvrage traite de l'histoire de la communication d'un grand nombre de langues ou variétés qui, à différents moments, sont entrées en contact avec le français. Il prend en compte aussi bien les lan-

gues régionales ou minoritaires autochtones que celles de l'Outre-mer et celles de l'immigration ancienne ou récente, sans oublier la langue des signes française. Il ne s'adresse pas seulement aux spécialistes des sciences du langage, mais aussi à un large public qui aspire aujourd'hui à mieux connaître l'histoire et la situation actuelle des langues de France, dont il est souvent question dans l'actualité.

PARUTIONS

L'Orthographe en quatre temps. 20^e anniversaire des Rectifications de l'orthographe de 1990: Enseignement, recherche et réforme, quelles convergences ?

Actes du Colloque international de 2010. SUSAN BAD-DELEY, FABRICE JEJCIC ET CAMILLE MARTINEZ (dir.), Honoré Champion, 2013.

Le 6 décembre 1990 paraissait, dans la section Documents administratifs du Journal officiel, le rapport du Conseil supérieur de la langue française intitulé « Les Rectifications de l'orthographe ». Ce rapport, le fruit d'un long travail de concertation entre linguistes, lexicographes, personnalités politiques et médiatiques, proposait non pas une réforme de l'orthographe française mais des « Rectifications » destinées à éliminer quelques-unes des anomalies les plus flagrantes de l'écrit du français, et se voulait

un premier pas vers sa modernisation. Vingt ans après, un colloque organisé à l'initiative de deux membres de l'ancienne équipe CNRS-HESO (qui, autour de sa fondatrice et directrice, Nina Catach, avait été au premier plan de cette initiative) se proposait non seulement de faire le bilan de cette « mini-réforme », vingt ans après, mais aussi de se pencher sur la question plus large de la place de l'écrit dans la société. Le colloque a réuni de nombreux spécialistes de l'orthographe, venus de tous les pays francophones et d'ailleurs, pour faire le point sur l'état actuel des recherches et les perspectives futures. Ce volume d'actes en regroupe les principales communications, et s'organise autour des quatre grands thèmes du colloque : histoire et société, enquêtes et corpus, enseignement et didactique, futures réformes.

Dictionnaire français-lingala-sango.

MUSANJI NGALASSO MWATHA (dir.). OIF (Organisation internationale de la francophonie) & ELAN (École et langues nationales en Afrique), 2013.

Cet ouvrage propose plus de 15 000 mots du langage courant, expliqués de façon simple et conviviale en trois langues, utiles à la maison, à l'école et au travail. Il contient plusieurs indications indispensables pour maîtriser l'orthographe, la prononciation et le sens des mots, comprendre la grammaire de base et maîtriser la conjugaison des verbes. Ce dictionnaire s'adresse aux élèves, étudiants et aux professionnels à la recherche d'informations claires et précises. C'est également un outil de référence pour jeter les bases d'un enseignement bilingue ou plurilingue en Afrique centrale (le lingala est principalement parlé en RDC et le sango en RCA).

À retourner à

Délégation générale à la langue française
et aux langues de France

Observatoire des pratiques

linguistiques

6 rue des Pyramides

75001 Paris

ou par courriel :

olivier.baude@culture.gouv.fr

Si vous désirez recevoir **Langues et cité**,

le bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques,

merci de bien vouloir nous adresser les informations suivantes sur papier libre

Nom ou raison sociale :

Activité :

Adresse postale :

Adresse électronique :

Date :

Ce bulletin applique
les rectifications
de l'orthographe, proposées
par le Conseil supérieur
de la langue française (1990),
et approuvées par l'Académie
française et les instances
francophones
compétentes.

Langues et cité

Observatoire des pratiques linguistiques
président du comité scientifique :

Pierre Encrevé

Directeur scientifique : Olivier Baude

Directeur de publication : Xavier North

Rédactrice en chef : Valelia Muni Toke

Composition : Caroline Bonhomme

Conception graphique : Doc Levin/Juliette Poirot

Impression : Axiom Graphic

Délégation générale à la langue française
et aux langues de France

Observatoire des pratiques linguistiques

Ministère de la Culture et de la Communication

6 rue des Pyramides, 75001 Paris

téléphone : 01 40 15 36 91

télécopie : 01 40 15 36 76

courriel : olivier.baude@culture.gouv.fr

www.dgjf.culture.gouv.fr

ISSN imprimé : 1772-757X

ISSN en ligne : 1955-2440

Les points de vue exprimés dans ce bulletin n'engagent que leurs auteurs.